

La Shoah dans le contexte culturel arabe

Sadia AGSOUS - avril 2020

Centre de Recherche français à Jérusalem



Contexte, corpus et méthodologie

« La Shoah dans l'espace culturel arabe » est un projet de recherche financé par la Fondation pour la mémoire de la Shoah (FMS) et porté par le Centre de recherche français à Jérusalem (CRFJ). Il examine un corpus littéraire et artistique propre à l'espace culturel arabe en lien exclusif avec la Shoah. Il est également accompagné d'une étude de la représentation des Juifs, qui furent nombreux dans plusieurs pays arabes avant 1948, dans ce même espace ainsi que du positionnement des intellectuels arabes en rapport à l'antisémitisme dans une période qui implique l'affaire Dreyfus et les vagues antisémites en Europe des années 1930-1940.

En premier lieu, une définition de « l'espace arabe » s'impose. Dans son ouvrage fondateur *Les Arabes et la Shoah*, Gilbert Achcar proteste, avec raison, contre la catégorie générale appelée « Les Arabes » pour la reléguer à une « entité fantasmatique ». Il atteste que « « Les Arabes » n'existent pas : ils n'existent pas en tant que sujet politique ou idéologique homogène » (Achcar 2009 : 61). De cette manière, l'intitulé du présent projet n'implique en aucun cas une prétention de couvrir une région vaste qui comporte plusieurs pays avec des traditions sociales, politiques, linguistiques, historiques et culturelles multiples. Il porte sur une thématique, la Shoah, à partir d'une approche culturelle holistique en lien avec des cultures limitées à quelques pays arabes comme le Liban, la Palestine, l'Égypte et l'Algérie, mais aussi à des pays hors de cet espace tel que la France et Israël. Bien qu'une partie considérable du corpus soit en langue arabe, le projet prend en compte la diversité linguistique en considérant des productions en hébreu, en français et en anglais.

Dès sa conception, en 2018, cette recherche a examiné l'articulation de la Shoah dans le roman arabe, objet principal d'analyse littéraire, en priorisant l'espace Israël-Palestine où cette thématique est plus présente et pertinente de par la présence de Palestiniens et Israéliens dans le même lieu. Il s'agit, en effet, d'une situation complexe puisque « le rapport à la tragédie juive est infiniment compliqué de par sa relation avec le drame palestinien » (Achcar 2010 :14). À cet égard, il semble bien que cette complexité révèle le peu d'attention accordée à la réception de la Shoah dans l'espace arabe par les études académiques en France où à l'étranger et c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de son articulation dans la littérature arabe. Gilbert Achcar souligne que le rapport des acteurs politiques et intellectuels arabes à la Shoah doit être posé dans un véritable contexte historique et intellectuel. Si un courant qui nie ou minimise la Shoah subsiste, il existe également un contre-courant qui prend avec un très grand sérieux l'ampleur de cette tragédie juive européenne. Il

s'inscrit dans les grandes plumes littéraires de Taha Hussein ou de Tawfik al-Hakem, qui n'ont pas hésité à s'opposer à l'antisémitisme dans des revues *al-Risála* ou *al-Hilal*. Les articles publiés dans ces revues, selon Gershomi (2001), ont non seulement combattu l'idée que le nazisme pouvait être allié des Arabes, mais ont également dénoncé les théories racistes nazies et antisémites. Edward Said, à titre d'exemple, a été une des grandes figures palestiniennes qui ne s'est pas résigné à combattre l'antisémitisme en déclarant « (...) Comprendre ce qui est arrivé aux Juifs en Europe sous le nazisme signifie comprendre ce qui est universel dans l'expérience humaine dans des conditions calamiteuses (Said 2000).

Ainsi, plusieurs sources ont été accumulées au fil de la recherche pour aboutir à l'élargissement du corpus d'un point de vue générique, géographique et temporel. La variation du corpus est certainement due au fait que le grand espace arabe comportait, avant 1948, d'importantes communautés juives dont les membres étaient partie intégrante et importante de l'intelligentsia. De cette manière, il a été presque impossible de limiter la recherche à la Shoah au seul roman et de ne pas prendre en compte les autres productions culturelles où cette thématique implique la place du juif, l'antisémitisme. Les lignes générales du corpus sont :

- Roman d'Afrique du Nord : sont inclus dans l'analyse en cours quelques romans d'Afrique du Nord et plus particulièrement l'Algérie. En premier, il y a l'écrivain Boualem Sansal, l'auteur en 2009 du *Le village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller*, un roman qui narre l'histoire de deux frères issus d'un mariage algéro-allemand et qui découvrent l'appartenance du paternel à l'organisation paramilitaire et policière nazie, SS. Ensuite vient Anouar Benmalek auteur du *Fils du Shéol* publié en 2015. Il s'agit du récit de Carl, un adolescent de treize ans fils d'un juif allemand et d'une juive algérienne. Il est arrêté à Berlin puis envoyé à Auschwitz pour être assassiné dans les chambres à gaz. Carl raconte l'histoire familiale de trois générations entre l'Afrique et l'Europe à partir du Shéol, cet espace des morts et d'errance.
- La Poésie : est prise en compte dans cette recherche, la poésie d'Israéliens (Avot Yeshurun, Nathan Zach) Palestiniens (Mahmoud Darwich, Rashed Hussein) en amont avec les romans. La poésie permet non seulement de découvrir la Shoah dans ce genre littéraire, mais elle représente un support pour l'étude comparée entre corpus palestinien et hébraïque.
- Le théâtre : il s'agit de deux productions *Des roses et du jasmin* de Adel Hakim, dramaturge franco-libanais et *Jours tranquilles à Jérusalem* de Mohamed Kacimi, écrivain et dramaturge franco-algérien. Dans la première production, il est question de vies palestiniennes et juives lors du Mandat britannique avec la Shoah comme fond historique. Elle a été produite à Jérusalem en 2015 et interprétée par des acteurs palestiniens du Théâtre national palestinien situé à Jérusalem-Est pour être ensuite représentée en France. Dans la seconde, Kacimi raconte le processus de fabrication *Des roses et du jasmin* sur fond de Shoah, de conflit et de difficultés humaines. Ces productions théâtrales nous permettront de faire le lien entre juifs et Arabes/musulmans et entre espace Palestine-Israël et la France où résident les plus importantes communautés juives et musulmanes d'Europe.

- Cinéma – documentaires : c'est un autre espace artistique que le projet explore. Il inclut les documentaires *Born in Deir Yassine* (2017) de Neta Shoashani et Tamara Erde (Israël), et *Anna and the Egyptian Doctor "He who saves one life, saves an entire world"* (2008) de Taliya Finkel (Israël). Le cinéma est représenté par plusieurs films dont *Fatma, Marika and Rachel* (1949) de Helmi Rafla et Mohamed Fawzi (Égypte) et *Hassan, Morqos and Coben* (1954) de Foad al-Gazayri (Égypte) et le feuilleton *Le quartier des Juifs* (2015) de Medhat al-Adl (Égypte) qui a eu un écho dans plusieurs pays arabes. Enfin, pour faire le lien avec la France, une place est accordée au film *Les Hommes Libres* (2011) du réalisateur franco-marocain Smaël Ferroukhi qui a mis en lumière la personnalité du recteur de la Mosquée de Paris, Si Kaddour Benghabrit, qui a sauvé des juifs lors de l'occupation de Paris par les Allemands. De plus ce film souligne la rencontre entre jeunes nationalistes algériens et résistants antinazis et leur lutte commune.
- Traductions : Sont analysées les traductions du corpus de la shoah en langue arabe et de sa réception. Il s'agit notamment de Raul Hilberg *La Destruction des Juifs d'Europe*, de Primo Levi *Si c'est un homme* et d'Anne Frank *Le journal d'Anne Frank*, livres qui ont été traduits à l'initiative du Projet *Aladin*.
- Archives revues culturelles Enfin, si la Shoah impose une temporalité qui s'articule autour du projet nazi global d'extermination des Juifs, cette recherche s'étend dans le passé, plus précisément à la fin du 19^e siècle, pour examiner l'affaire Dreyfus qui a été suivie et commentée par des intellectuels arabes notamment en Égypte où les revues *al-Risla* et *al-Hilal* tenaient leurs lecteurs informés du déroulement du procès en France, mais aussi des vagues antisémites en Europe. Il est important de souligner que l'Égypte a été une plaque tournante pour les intellectuels arabes issus de toute la région et plusieurs contributeurs à ces revues étaient libanais ou palestiniens.

D'un point de vue méthodologique, et puisque le corpus est majoritairement littéraire, j'ai accordé une priorité à la fois au texte et à son analyse et au hors texte pour informer sur la période en question, sur les ouvrages et sur les auteurs mêmes. J'ai également consulté plusieurs archives, particulièrement arabes et palestiniennes, à la bibliothèque nationale de Jérusalem et plusieurs ouvrages de critiques littéraires arabes sur la Shoah telle qu'elle est articulée en littérature, mais aussi la place du juif dans la littérature arabe (Adel Usta, Antoine Shalhat). S'impose dans cet examen une approche comparée qui permet de créer un dialogue entre le corpus, dans sa majorité en arabe, et le corpus hébraïque, d'auteurs israéliens qui ont intégré à la fois cette thématique de la Shoah, une thématique fondatrice de la littérature israélienne post-1948 et le thème de la *Nakba*, un trauma propre aux Palestiniens. L'approche linguistique sera centrée sur une perspective traductologique pour sonder la traduction en arabe d'ouvrages qui abordent la Shoah et leur réception dans l'espace arabe.

Le présent rapport va s'intéresser exclusivement à l'articulation de la Shoah dans le roman arabe avec comme priorité accordée à l'espace Israël-Palestine. Il sera centré sur les romans d'Elias Khoury, de Ghassan Kanafani, de Rabai al-Madhoun et d'Ibtisam Azem. Elias Khoury nous informe que c'est bien Kanafani qui, en tant qu'auteur arabe, a présenté pour la première fois un personnage judéo-israélien dans une perspective humaniste. Nous verrons donc avec ce poème

que c'est bien Rashed Hussein qui a pris cette initiative en premier avec son poème « L'amour et le Ghetto », écrit en 1963, sera en annexe. C'est un poème dans lequel le Palestinien crée une rencontre déchirante entre une rescapée de la Shoah et un enfant de la ville arabe de Jaffa détruite en 1948.

La Shoah dans le roman arabe

Le Prix international de la fiction arabe de l'année 2016 (Arab Booker) a été décerné à l'écrivain palestinien gazaoui Rabai al-Madhoun pour son roman *Destins : Concerto de l'Holocauste et de la Nakba*. L'année suivante, le romancier libanais Elias Khoury figurait sur la liste finale de ce prix pour *Les enfants du ghetto, je m'appelle Adam*, un roman qui intègre dans sa narration la Shoah. D'autres romans en arabe d'écrivains palestiniens tels que Ghassan Kanafani, Ibtisam Azem, Salman Natour, Anton Shammas ou Raji Bathich, vont également lui consacrer un moment narratif. Aussi, la Shoah est affichée par la plume de Sayed Kashua, le romancier palestinien qui publie exclusivement en hébreu. Dans son premier roman, *Les Arabes dansent aussi*, on peut constater un chapitre intitulé "Yom Hashoah" (Journée de la Shoah) dans lequel le personnage principal déclare sa flamme pour une jeune juive : « Le jour de la Shoah, elle avait lu, debout, en chemise blanche, dans un grand livre noir, l'histoire d'une petite fille dont le père avait été brûlé vif dans une forêt sous ses yeux. À la fin de la cérémonie, je lui ai dit que je l'aimais, et elle a souri » (Kashua 2006 :127).

Le corpus qui regroupe une douzaine de romans est l'œuvre de Palestiniens citoyens de l'État d'Israël ou Palestiniens de la diaspora. En effet, il y a au moins deux facteurs qui rendent compte de cet état des choses. Premièrement, les écrivains palestiniens en Israël expriment une situation où la Shoah relève de l'éducation scolaire et constitue une partie importante du discours public. Deuxièmement, le corpus littéraire des écrivains palestiniens de la diaspora, mais aussi celui d'Elias Khoury, met en évidence la particularité principale de ces écritures littéraires qui créent une rencontre entre la Shoah, la destruction des Juifs d'Europe, et la Nakba, qui fait référence à la destruction de la Palestine historique et l'exil de plus de 800 000 personnes. Cette rencontre est créée sans pour autant provoquer une concurrence entre ces dernières d'une part. D'autre part, elle s'impose dans cet espace Israël-Palestine qui donne lieu à un entrecroisement mémoriel entre Juifs et Palestiniens que seule la littérature permet et admet à l'heure actuelle. Ainsi, le questionnement porte sur la particularité de la rencontre Shoah-Nakba portée par des auteurs qui ont inséré une thématique centrale à la fois au discours israélien et palestinien pour un dialogue avec le lecteur arabe et juif-israélien et pour une perspective critique de "pensée binationale" telle proposée par Amos Goldberg et Bashir dans leur ouvrage *The Holocaust and the Nakba, A New Grammar of Trauma and History*. Peut-être que cette conception binationale viendrait de cette imbrication des deux traumas, qui ouvrirait une perspective à des identités multiples, à des espaces dans lesquels chaque identité basée sur une tragédie, une mémoire et une histoire trouve refuge.

Dans *Retour à Haïfa* (1969), Ghassan Kanafani donne voix à Said, un réfugié de la Cisjordanie, mais natif de la ville de Haïfa qui s'y rend, au lendemain de la guerre de 1967, avec son épouse à la recherche de leur fils, Khaldoun, qu'ils avaient laissé derrière eux au moment de leur expulsion de leurs villes en 1948. Khaldoun était alors âgé de cinq mois. Cette rencontre juive-palestinienne a lieu lorsque Said croise Miriam, une survivante de la Shoah qui désormais occupe son ancienne maison. On apprend que la dame est polonaise et est arrivée en Israël en 1948 avec son mari Iphrat

Koshen. À cet égard, sa description dans le roman est conçue à partir son expérience pendant la Shoah :

Miriam avait perdu son père à Auschwitz huit ans auparavant. Lorsqu'ils ont fait une descente dans la maison où elle vivait avec son mari, il n'était pas là, alors elle s'est réfugiée chez les voisins du dessus. Les soldats allemands n'ont trouvé personne, mais en redescendant les escaliers, ils sont tombés sur son frère de dix ans, qui était probablement en route pour lui dire que leur père avait été envoyé dans les camps, le laissant tout seul. Quand il a vu les soldats allemands, il s'est retourné et a commencé à s'enfuir. Elle l'a vu à travers la fente étroite faite par un court espace entre les escaliers. Elle a aussi vu comment ils l'ont abattu (Kanafani 1999 : 169).

Miriam a aussi été témoin de la brutalité de l'expulsion des Palestiniens de la ville de Haïfa et c'est pourquoi elle voulait quitter ce lieu et repartir en Italie. Cependant, l'adoption de Khaldoun trouvé dans la maison de Said a changé tous ses plans. Il devient Dov et est juif. Il est élevé dans un amour protecteur jusqu'au jour où il découvre qui sont ses parents biologiques. Kanafani crée, en effet, un croisement humaniste et sensible entre juifs et Palestiniens par ce symbole de l'adoption. De plus, en une centaine de pages, l'auteur a rassemblé les enjeux essentiels de la question palestinienne : le retour des exilés, les Palestiniens en Israël, les Juifs israéliens, la Shoah, la défaite militaire arabe de 1967 et la résistance palestinienne. La réception de ce roman a été problématique en Israël et on peut le constater par son processus de traduction en hébreu. Le roman a d'abord été traduit partiellement en 1972 par Shmuel Regulant pour ensuite voir, 28 années plus tard, sa version complète en hébreu traduite par Hannah Amit Kochavi. Une adaptation au théâtre a eu lieu en 2008 au théâtre Cameri de Tel-Aviv et c'est la première fois qu'un drame palestinien est joué sur une scène israélienne. La pièce a été adaptée par Boaz Gaon avec des acteurs palestiniens Norman Issa et Mira Awad et israéliens Erez Cohen, Rozina Kambus et Yossi Kantz.

Ce premier exemple illustre parfaitement le fait que le contexte de cette rencontre entre Said et Miriam est explicitement celui de la Shoah et de la Nakba. Il s'agit d'une stratégie littéraire qu'Elias Khoury a également mise en place dans ses romans, notamment dans *Les enfants du ghetto, mon nom est Adam*. Adam, le personnage principal, est un personnage éponyme de la minorité palestinienne en Israël dans un récit littéraire qui narre l'histoire tragique des habitants palestiniens de la ville de Lydda (Lod) en 1948. Adam est le premier nouveau-né du ghetto, a grandi en Israël, maîtrise à la fois l'arabe et l'hébreu et est familier avec les traditions juives et avec le génocide Juif européen. Sa rencontre avec cette tragédie est bouleversante : « Watching Lanzmann Shoah's film, I was unable to speak (...) A film like no other, stories that are unlike any other, a tragedy that begins in the depths of tragedy (Khoury 2018 : 345-457).

Elias Khoury dans son roman emprunte plusieurs vocables propres à la condition et au génocide Juifs. Hormis le fait qu'il use du mot ghetto dans le titre, l'objectif du roman est inscrit dans le texte même avec deux termes lourds de sens : silence et bétail :

"it's the tale of the sheep that was taken to the slaughterhouse without protesting. This is what the story of the children of the Ghetto is all about»
(ibid : 413-414).

Sonderkommando, qui fait référence à ces Juifs que les nazis ont forcés à se débarrasser des corps des victimes des chambres à gaz, est l'autre vocable du roman. Adam raconte le moment tragique où le groupe de Palestiniens est enfermé dans un espace restreint entouré de barbelés à lames, menacé par la soif et la famine et contraint à cohabiter avec des cadavres. Les soldats israéliens ont forcé les survivants à creuser des tranchées pour enterrer les corps, puis les ont poussés à brûler celui qui était en décomposition. C'est le vocable Sonderkommando que Khoury appliquera aux survivants du ghetto. Cependant, Khoury a gardé dans son roman en arabe le nom latin pour son chapitre intitulé « Sonderkommando ». Il est probable que l'auteur ait voulu créer une distance entre la langue arabe, la région du Moyen-Orient et les Palestiniens et le génocide des Juifs qui a eu lieu en Europe. Mais plus important, si Elias Khoury a fait le choix d'inclure la Shoah dans ce roman, sa particularité réside dans le fait qu'il s'exprime à travers une perspective palestinienne. Enfin, Elias Khoury est très apprécié en Israël, il est régulièrement publié dans la presse et revues culturelles et plus important ses romans sont traduits par Yehouda Shenhav-Shahrabani éditeur de la série *Maktoub*, un projet soutenu par le prestigieux Van Leer Institute de Jérusalem.

La ville de Jérusalem abrite le plus grand musée de la Shoah au monde, Yad Vashem. C'est cette ville que l'écrivain originaire de Gaza, Rabai al-Madhoun a choisi comme arrière-plan de son roman *Destinies : Concerto of the Holocauste and the Nakba*. Le roman se focalise principalement sur les Palestiniens qui sont restés en Israël. Il démarre par le récit de Julie Ardakian, fille d'une Palestinienne-arménienne, Ivana, qui a été contrainte à quitter sa maison d'Acre en 1948 sans jamais pouvoir y revenir. Ivana impose une dernière volonté en demandant à sa fille de partir à Acre avec son mari Walid, un écrivain palestinien d'Al-Majdal Asqalan (Ashkelon), afin de disperser ses cendres dans la maison paternelle. Dans le chapitre intitulé "Jérusalem", al-Madhoun décrit le retour de Walid en Palestine avec son épouse en vue d'une visite de Jérusalem, Akka (Saint-Jean-D'acre) et Haïfa. Installés dans une voiture, le trajet entre l'aéroport de Ben Gurion et la ville sainte se transforme en un voyage dans la mémoire palestinienne : « La voiture nous a emmenés vers un passé qui est encore notre présent". Walid a imaginé durant tout le voyage les villages disparus qui, jadis, étaient érigés sur les hauteurs de cette route. Nous découvrons que Jérusalem, ou plus précisément sa banlieue abrite un lieu important dans la mémoire palestinienne. Il s'agit de Deir Yassine, un village attaqué par les combattants de l'Irgoun et du Lehi le 9 avril 1948. Walid, dans cet extrait, impose le mot mémoire à la fois en hébreu, *Zikaron*, et en arabe, *Zakira* :

"Un massacre qui a changé l'histoire et dessiné les terribles lignes de la Nakba de 1948. C'est, selon Etan Bronstein, le trou noir dont les Israéliens ne savaient pas comment aborder.

"Qui est Etan Bronstein ? a demandé Salman".

C'est le militant de gauche israélien qui a créé *Zikbron*

"vous voulez dire *Zakira* (mémoire) ?

(...) quand j'ai lu sur Bronstein, je me suis souvenu que Yad Vashem se trouvait non loin de Deir Yassine"

"vous voulez toujours visiter le musée de la Shoah ?"

"J'essaierai... J'aimerais observer Deir Yassine de là. J'aimerais voir comment les victimes perçoivent les victimes"

Et nous sommes restés silencieux. (al-Madhoun 2015 : 182).

C'est dans cette dernière phrase que se résume le cœur du roman : le village de Deir Yassine convoque la rencontre à la fois sur le plan symbolique et spatial avec Yad Vashem.

Les récits littéraires de Kanafani, Khoury et al-Madhoun convoquent la Shoah et créent une perspective spatiale lorsqu'il s'agit de la Nakba. Il est, plus précisément, question d'une mémoire palestinienne des villes comme Haïfa, Akka (Saint-Jean-d'Acre), Lydda et Jérusalem. C'est aussi cette caractéristique que nous retrouvons chez la nouvelle génération dans l'exemple d'Ibtisam Azem et son roman *The Book of Disappearance* publié entre Beyrouth et Bagdad. Entre présent et passé, le roman se déroule à Jaffa, plus précisément dans le quartier de Ajami. Un jour, les Israéliens se réveillent pour constater la disparition de tous les Palestiniens. En laissant un espace à la mémoire, à l'identité et à l'altérité, Azem a fait dialoguer deux personnages : Alaa, un Palestinien qui engage un dialogue imaginaire avec sa regrettée grand-mère, Huda et Ariel, son voisin juif, qui est très bouleversé par cette disparition et par la lecture du journal d'Alaa. Pendant l'échange imaginaire, écrit dans son journal, on peut constater des références à la Shoah et à ses survivants ici et là. Elles sont mentionnées à la fois dans le journal d'Alaa et dans la narration d'Ariel. Ce qui est pertinent dans ce roman est la prise en compte de l'autre par Alaa de son histoire et de sa douleur tout en inscrivant le drame de la Palestine. De cette manière, Azem, suggère à son personnage Ariel un discours de la mémoire qui inclut les deux traumatismes.

Conclusion

Les romans cités ci-dessus s'articulent dans l'espace Israël-Palestine, une enclave de communautés multiples, porteuses de cultures, de langues et de traditions diverses qui représente un laboratoire propice à l'étude des processus de circulation des gens, des idées et des représentations. Ce lieu possède un passé/présent qui vacille entre coexistence et conflits et est planté dans une géographie morcelée, murée et confinée alors que son volet culturel et intellectuel est formé d'une toile complexe de connections et de de liens. L'analyse littéraire tente de traduire ces connexions et ces liens . La rencontre Shoah-Nakba dans les romans de Kanafani, Khoury, al-Madhoun et Azem met en lumière un espace de mémoire de lieu, celle de Jaffa, Jérusalem, Deir Yassine, Haifa et Lydda avec un regard croisé avec la mémoire de l'autre. Cependant, chaque auteur l'aborde avec sa propre perspective : le silence pour Khoury, la disparition pour Azem, la mort pour al-Madhoun, mais aussi l'occupation de 1967 pour Ghassan Kanafani. Ainsi, « la rencontre » comme approche dans l'analyse des textes romanesques donne de l'évidence à des romans dans un échange entre les domaines de l'histoire et de la littérature et fiction.

Annexe

Rachid Hussein, le requiem pour Yaffa la palestinienne et Yafo la juive

L'écrivain israélien Aharon Appelfeld arrive à l'âge de 13 ans en Israël. Déporté à l'âge de 8 ans (1941) de sa Roumanie natale, il arrive à échapper à la mort dans les camps en se réfugiant jusqu'en 1944 dans les forêts ukrainiennes. À la question du journaliste de Télérama «Vous rappelez-vous la première fois que vous avez raconté ce que vous avez vécu pendant la guerre ? », il répond : « en réalité, après-guerre personne ne parlait et personne ne posait de questions. Personne n'avait envie d'entendre des histoires atroces. Tout ce qu'on voulait c'était avoir à manger, des vêtements et

venir en Palestine » (Oremiatzki 2018). La France est aussi le pays qui a longtemps ignoré, jusqu'aux années 1990, la responsabilité de l'état dans la déportation des Juifs vers les camps de la mort. Simone Veil a clairement énoncé le silence des survivants : " Nous n'avons pas parlé parce qu'ils ne voulaient pas nous écouter. " Dans ce contexte de silence des années 1960, un jeune poète palestinien Rashid Hussein, publie en 1963, un requiem pour sa ville. Il évoque les ruines de Yaffa, la ville palestinienne tout en dialoguant avec "Yaffo", une jeune femme juive, survivante de la Shoah.

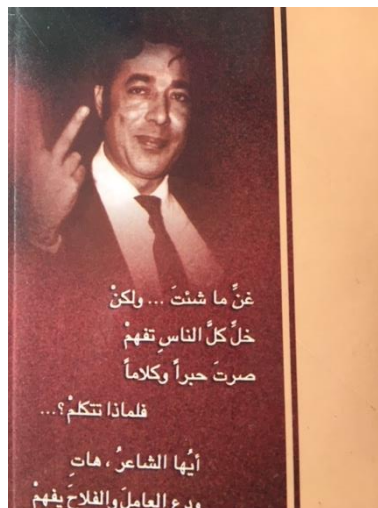
Rashid Hussein est né en 1936 à Musmus pendant le Mandat britannique en Palestine Mandataire. C'est dans la capitale de l'identité arabe-palestinienne, Nazareth, qu'il a débuté la composition de poèmes qui étaient majoritairement imprégnés par une dimension nationaliste arabe. Hussein accordait une place à l'autre, au Juif-israélien, à sa langue et à sa littérature. Il a été par ailleurs à l'initiative de la première rencontre entre intellectuels juifs et Palestiniens à Tel-Aviv en 1958 et il a traduit la poésie hébraïque du poète national d'Israël, Haïm Nahman Bialik en arabe. Rashid Hussein a rejoint la résistance palestinienne en exil et est décédé dans un accident mortel à New York en 1977.

« L'amour...et le Ghetto »

Par Rashid Hussein (1936-1977)

«الحب ... والجيتو» - راشد حسين

(Traduction Sadia Agsous avec relecture de Ali Anaboussi et Asaad Zoabi)



1 - Yaffa ma ville

Les foyers de haschisch à Yaffa distillent la torpeur,
les routes maigres enfantent... des mouches et l'ennui
Le cœur de Yaffa est muet, muré par des pierres
Dans le ciel... les obsèques de la lune

Yaffa est alors sans cœur ?!

Yaffa sans lune ?!

Yaffa, du sang sur une pierre ?!

Yaffa, qui m'a allaité avec le lait d'orange
a soif ?!... Elle, dont les vagues ont arrosé la pluie !
Yaffa, qui m'a allaité avec le lait d'orange,
son bras est paralysé ?
et son dos cassé ?!
Yaffa... était jadis un jardin, ses arbres des Hommes...
est mutilée, droguée, et étend la torpeur

(Yaffa - pour ceux qui l'ignorent était une ville
qui exportait des oranges
un jour elle a été démolie...ils ont transformé
son activité...désormais elle exporte de réfugiés)

2 - Yaffo... la réfugiée !

À Yaffa... je lui ai retiré les rats de son front,
j'ai écarté les gravats des corps
sans tête ni genoux
j'ai enterré les étoiles dans la matrice des sables
les arbres,
les murs
J'ai ôté les balles de ses os
et j'ai absorbé la colère.
J'ai choisi un buisson sec,
Je l'ai transformé en cigarettes
Je l'ai allumé...et je l'ai fumé
Pour me reposer un instant... sans raison !

Je l'ai vue, c'était une enfant qui cherchait une adresse
elle est arrivée avec les vagues,
accrochée à un morceau de bois

Courait après elle, un nazi avec des gaz et des crématoires.
jetant derrière elle des tombes et des flammes
Elle avait le même nom que ma ville..
Elle s'appelait Yaffa

Son histoire: six numéros sur ses bras
et quarante millions qui ont brûlé comme du bois
Elle était belle... comme ma ville.
Elle a été dévastée... comme ma ville
Comme si nos vécus...
Ont été provoqués pour nous rencontrer ? !
Pour nous aimer ?!

3- Le crématorium

Le soleil brille
et lorsqu'il est vif; l'obscurité s'abat
Le soleil brille
sur nos routes, la nuit est tel un poulain sans attaches

Mais dans notre obscurité, un petit crématoire
ses feux adolescents
Le lait est encore entre ses dents,
mais il imite déjà les géants

On nous a signifié :

« il se nourrit de la terre...d'une terre étendue... d'une montagne.. ou d'un cimetière»

On nous a dit :

« Son désert après le dîner » :
une idée
un stylo
ou un encrier »

On nous a signifié...on nous a dit...

Alors Yaffo a murmuré :

« peut-être que ce four nous procurera une flamme
qui éclairera notre chemin
et avec, nous ferons cuire notre pain
tu as expérimenté le crématoire des grands
essaye celui de petits

J'ai répondu à Yaffo :

le four a brûlé toute ma terre
il ne reste que moi...
C'est pourquoi je veux vivre
sur la poussière de ma chair
elle fera naître un enfant...qui ressuscitera la terre »

Elle murmura :

« on dit que ce four aurait même fait des enfants
Peut-être, de notre amour naîtra un enfant... viens ! »

4- Le propriétaire du crématorium

Le propriétaire du crématorium nous a dit:

« Ce four m'appartient
et sa chaleur imposée à mon peuple »

Nous avons répondu :

Nous ne sommes que des égarés
à la recherche d'une rue dans le maquis »

Le propriétaire du crématorium a répondu

« ma loi est ici
à chaque amour un patriotisme

L'amour, au XXe siècle, est brûlé dans le four de la haine »

Nous avons répliqué :

Il nous a crié dessus...et a allumé les feux

Il nous a crié dessus...et nous nous sommes tus ! la fumée nous a empêchés de parler

5- Dans l'Holocauste

★Premier cri★

Yaffa est ma ville ...! Le feu a atteint mes articulations.

où est le lait d'orange pour éteindre le feu ?!

Yaffo mon amour ... ! la voie a été barrée

où sont les larmes d'amour ...pour la libérer?!

Mais Yaffo n'a pas répondu ...

Et lorsqu'elle a appelé, je n'ai pas répondu...

Le four brûle notre chair ...et notre amour

son bois, des os réfugiés dans nos yeux.

★Second cri★

يا شرطي الله... as-tu écorché mon bras

afin de sauver les bras abîmés par un autre que moi?

يا شرطي الله... est-ce que la destruction de mon univers

fera renaître celui anéanti par un autre que moi ?

يا شرطي الله... où que tu sois

dans la Torah

à New York

à Londres

à Paris

Oh, l' élu... le prophète

Si tu marquais mon bras avec un vers qui dirait:

"Cet enfant avait

une peau... Je l'ai arraché

il avait une étoile... et je l'ai éteinte

et un pays que j'ai tué...

J'étais sans peau... sans étoile... sans pays.

Le nazi m'a brûlé...

que cet enfant en paie le prix ?

"N'est-ce pas ...?"

(Yaffo que je croyais être une réfugiée torturée
aime, dans ma ville Yaffa,

une pierre qu'elle applique sur son bras pour effacer le numéro,
mais elle a tort de croire
que les pierres volées vont guérir ses blessures)

6- La tombe et la croix

Oh nuit...

Oh chameau chargé d'étoiles et de nuages
Yaffo dont l'histoire est un numéro sur son bras
bâtit sur ma ville Yaffa un "Ghetto sans issues".

Oh nuit...

Oh chameau chargé de feu et de fumée
Yaffo qui est venu avec les vagues
croit qu'elle est Dieu... et que je suis l'offrande

Oh nuit...

Bientôt, l'aube se lèvera sur les rochers
qui ralentiront son avancée... l'oiseau rira

alors – Yaffo la déracinée
Yaffo l'aventurière
m'amènera la croix
au sommet de la montagne
et je creuserai sa tombe
en bas de la montagne

Alors Oh nuit...

Je rêverai un ou deux instants
en attente de Yaffa
la vraie Yaffa
Yaffa mon amour
Yaffa ma ville

Alors Oh nuit...

Je demeurerai rêveur
en attente de Yaffa comme un enfant de son lait
peut-être qu'elle demandera :
« au-delà de tout ce qui s'est passé
nous avons besoin d'une tombe et d'une croix ?!

(Yaffa – 1963)

Références

Adel Hakim, *Des roses et du jasmin*, 2015 (théâtre).

Anouar Abdelmalek, *Le fils du Shéol*, Paris : Calmann-Lévy , 2015.

Avot Yeshurun, "Reasoning", in *Kol Shirav*, ed. Harshav and Yeshurun, vol. 1, 1995 (en hébreu).

Bashir Bashir, Amos Goldberg, *The Holocaust and the Nakba, A New Grammar of Trauma and History*, Columbia University Press, 2018.

Boualem, Sansal, *Le village de l'Allemand ou Le journal des frères Schiller*, Gallimard, 2008.

Edward W. Said, *The End of the Peace Process: Oslo and After*, 2000, Vintage.

Edward W. Said, *Culture et impérialisme*, 2000, Fayard.

Elias Khoury, *Les Enfants du ghetto Je m'appelle Adam*, Dar el-Adab linashr, Beyrouth, 2016 (en arabe).

Emile Habibi, « Your Shoah, our disaster », *Politica*, n° 8, 1986 (en hébreu).

Foad al-Gazayri, *Hassan, Morqos and Cohen*, film par New Orient films, Égypte 1954.

Ghassan Kanafani, *Retour à Haïfa*, Dar al-Awda, 1985 (en arabe).

Ghassan Kanafani. *Retour à Haïfa*, Sindbad Actes Sud, 1999.

Gershomi, *Beyond Anti-Semitism : Egyptian Responses to German Nazism and Italian Fascism in the 1930's*, Working Paper , EUI RSC; 2001/32, 2001.

Gilbert Achcar, *Les Arabes et la Shoah*, Sindbad, 2009.

Helmi Rafla, *Fatma, Marika and Rachel* , film de Mohamed Fawzi, Pyramides Films, 1949 (cinéma).

Ibtisam Azem, *Sifre al-Ikhtifaa (the Book of disappearance)* (Beirut/Baghdad: Manshurat alJamil, (2014) (en arabe).

Ismaël Ferroukhi, *Les hommes libres*, Pyramides productions, 2011(cinéma).

Kasab K., Mahameed, (2006). *The Palestinians and the State of the Holocaust*, Umm al-Fahm, 2006, (en arabe).

Khoury E. (2008). « The Mirror. Imagining Justice in Palestine », *Boston Review*, Juillet 2008, <http://bostonreview.net/elias-koury-the-mirror-imagining-justice-in-palestine>

Lindsay, Parnell, « The Holocaust Taboo in Arab Literature : Boualem Sansal and Elias Khoury », *The Cultural Trip*, 21 octobre 2016, <https://theculturetrip.com/middle-east/articles/the-holocaust-taboo-in-arab-literature-boualem-sansal-and-elias-khoury/>

Mahmoud Darwish, *Atarù al-faršāfi La Trace du papillon*], Beyrouth, Dar Riyyad El-Rayyis, 2008 (en arabe).

Mahmoud Darwish, *La Trace du papillon Journal poétique (Été 2006 - été 2007)*, 2009. Actes Sud.

Medhat al-Adl, *Le quartier des juifs*, réalisé par Medhat al-Adl, Égypte, 2015 (cinéma).

Meir Litvak & Esther Webman, « Perceptions of the Holocaust in Palestinian Public Discourse », *Israel Studies*, volume 8, number 3, 2003.

Mohamed Kacimi, *Jours tranquilles à Jérusalem*, Riveneuve, 2018 (théâtre).

Rabai al-Madhoun, *Destinies: The Concerto of The Holocaust and The Naqba*, Kul Shee Haifa, 2015, (en arabe).

Raji Bathich, *Yullā wa-akhawātib : riwāyah (Yula and her sisters: a novel)*, Milano: Manshūrāt al-Mutawassiṭ, 2017 (en arabe).

Rashed Hussein, *الأعمال الشعرية (Poetic Works)*, Haifa: Kulshee, 2004, (en arabe).

Salman Natour, *Zakira (Mémoire)*, Badil, Bethlehem, 2006 (en arabe).

Sansal », in *Mémoires occupées*, dir. Dambre M., Golsan J. R. et Lloyd D.C., Presse Sorbonne-Nouvelle, 2008.

Sanyal, D., « Zones grises : Shoah, mémoire et complicité dans *Le Village de l'Allemand* de Boualem Sayed Kashua, *Les Arabes dansent aussi*, traduit de l'hébreu par Catherine Werchowsci, éditions 10-18.

Shoashani & Tamara Erde, *Born in Deir Yassine*, distribué par Dror Nissan, 2017 (documentaire).

Smilansky, Yizhar, “The Prisoner,” trans. V. C. Rycus, in *Sleepwalkers and Other Stories: The Arab in Hebrew Fiction*, ed. Ehud Ben-Ezer (Boulder, CO: Rienner, 1999, 57–72.

Taliya Finkel, *Anna and the Egyptian Doctor “He who saves one life, saves an entire world”*, Tanyal Finkel Productions, 2008 (documentaire).

Yohav Oremiatzki, « Ils ont raconté la Shoah. Aharon Appelfeld : “Les rescapés de la Shoah vivent intensément dans deux mondes”, *Télérama*, publié en ligne le 04//01/2018. Aharon Apelfekd, <https://www.telerama.fr/idees/les-rescapés-de-la-shoah-vivent-intensement-dans-deux-mondes-aharon-appelfeld,124646.php>